

BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR

SESSION 2022

CULTURE GÉNÉRALE ET EXPRESSION

Aucun matériel n'est autorisé – Durée : quatre heures

Première partie : synthèse (40 points) : vous rédigerez une synthèse concise, objective et ordonnée des documents suivants :

Document 1 : Véronique Hotte, critique de *La Maison*, texte de Julien Gaillard, mise en scène et scénographie de Simon Delétang, 2018.

Document 2 : Dominique A, « Corps de ferme à l'abandon », *Toute latitude*, 2018.

Document 3 : Brian Rea, *Courrier international*, « Nous avons emménagé dans une maison hantée mais », article tiré du *New York Times*, 3 janvier 2021.

Document 4 : Edward Hopper, *Two Puritains*, 1945.

Le document annexe ne doit pas faire partie de l'étude de la synthèse. Il n'est là que pour aider à la compréhension d'autres documents. Il peut en revanche être utilisé en deuxième partie, l'écriture personnelle.

Document annexe : Pierre Dubois, *E. Hopper. Paysage d'Amérique*, 2020.

Deuxième partie : écriture personnelle (20 points) :

Pensez-vous que le foyer familial puisse permettre de s'accomplir ?

Document 1 : Véronique Hotte, critique de *La Maison*, texte de Julien Gaillard, mise en scène et scénographie de Simon Delétang, 2018.

<https://hottellotheatre.wordpress.com/2018/01/18/la-maison-texte-de-julien-gaillard-mise-en-scene-et-scenographie-de-simon-deletang/>

Observer les ombres qui bougent dans le miroir d'une armoire, scruter la brillance des reflets du jour ou de l'obscurité – rais de soleil ou lune – sur la surface d'une table de nuit, visiter la fameuse maison de son enfance.

C'est ce à quoi s'applique dans *La Maison* de Julien Gaillard par Simon Delétang, une fratrie – l'un plus âgé, l'autre plus jeune et le troisième plus jeune encore –, revisitant des lieux abandonnés, comme s'ils faisaient retour sur le terrain enfantin de leurs jeux pour les questionner.

La maison désigne et le bâtiment et le « chez soi », l'objet architectural – un toit et quatre murs –, et aussi l'espace symbolique, le lieu de l'intimité.

Aussi n'est-elle n'est pas que l'instrument architectural de l'habitation, elle est le lieu significatif et matériel de la constitution d'une identité.

L'idée de maison est tissée de ce lien serré entre famille et demeure, d'où ses représentations sociales, tantôt positives, tantôt négatives.

Désertée, la maison est un dépôt de souvenirs ; habitée, elle désigne le bonheur ou le malheur familial – les souvenirs d'enfance accumulés.

Simon Delétang, metteur en scène et directeur du Théâtre du Peuple de Bussang, bâtit *La Maison* de Julien Gaillard – auteur à la prose poétique choisie – et comédien, à la manière d'une invitation à l'éveil de la conscience sensitive et intellectuelle via le lien poétique à l'enfance.

Un espace poétique perdu et à retrouver, sans nostalgie ni sentiment de la perte, mais comme un cheminement revendiqué à travers une identité qui coud peu à peu – apprentissage oblige – son étoffe existentielle.

Les craquements du parquet de la maison se font entendre chez les trois frères qui se souviennent et rejouent instinctivement – sensations sur sensations – les intuitions qui les habitaient, depuis ce lieu clos à l'intérieur duquel ils vivaient leur état filial près de parents rivés à la télé.

Tous réfugiés dans la maison – figures à la fois isolées et collectives :

« *Nous savons qu'au fond du jardin, sous les noyers, se trouve un corps. Un autre corps. Nous avons vu quelques fois, dénudée sous le lierre, une épaule luire après l'averse.*

La petite fille ? Nous l'évoquons, la nuit : en pensée, nous la couronnons de lierre, la vêtons d'orties, la déshabillons davantage... Noircie du brou des noix, l'automne ; blanchie de gel, l'hiver ; piquée de jonquilles au printemps ; et l'été, bien sûr, insolée, puisqu'elle n'a pas de chapeau. »

Rêves de présences féminines, les garçons vont voir vivre leurs songes au bord d'un lac, sans que les parents ne se doutent de leur échappée.

La scénographie de Simon Delétang est à la mesure de l'écriture poétique de Julien Gaillard : sur un étang – Lacan pourrait parler du patronyme du metteur en scène –, asséché depuis tant d'années passées à vivre sa vie ailleurs – trône en équilibre fragile et surélevé une jolie barque vernie. L'embarcation n'est découverte qu'à la fin plus éclairée de la représentation puisqu'au début, dans l'ombre scénique, se tient la maison dont les habitants de jadis, debout, investissent le toit.

Les marches des escaliers extérieurs latéraux sont savamment installées – rappel lointain des maisons japonaises sur pilotis au-dessus de l'eau – et l'on perçoit ici et là, des joncs et des herbes hautes, folles et sauvages, fleurs d'aubépines et fleurs des champs – un monde floral et pastoral – dont la matière sèche dessine le décor concret et sensuel.

A l'inverse, le froid des gouffres et leur fraîcheur sont évoqués également, quand l'un des frères se glisse et se terre sans bouger ni s'animer, à l'écoute des gouttes d'eau et de bruits indistincts étranges.

A l'origine de la demeure, le lieu où l'on reste, s'impose la nécessité intérieure de la solitude et du retrait, protecteurs du monde extérieur,

Une *Maison* à la façon de ce théâtre poétique à l'écoute des mots et de leur silence – délicatesse et reconnaissance des expériences universelles à l'intérieur de cet arrêt tant désiré sur un espace réservé et isolé du reste de la société -, à travers aussi la présence salutaire de trois comédiens, Rémi Fortin, Julien Gaillard et Frédéric Leidgens.

Document 2 : Dominique A, « Corps de ferme à l'abandon », *Toute latitude*, 2018.

Je suis retourné au corps de ferme à l'abandon
Je suis rentré dans l'étable noire, les poutres tenaient bon
Tenaient le plafond éventré des planches d'avant-guerre, la première
Siècle de nuit, nuit des siècles tout était si vieux ici toujours
Si haut les arbres ensèrent la ferme
Si fleuri le jardin au centre de la cour
Encore fleuri comme quand des gens vivaient ici
Comme quand des gens vivaient ici
Et si haute la peur qu'enfant on jouait à réveiller
L'après-midi dans le grenier immense de la maison du fermier
Le fermier qui avait l'air si gentil et qui passait ses nerfs sur ses vaches sur ses fils et sur le commis
Le commis qui vivait au-dessus de l'étable comme en 1900
Sa silhouette torse nu à la fenêtre le soir
Dans la lumière blanche de l'ampoule au plafond de sa chambre
Et au bout d'une allée, longeant la jardin clos derrière chez les fermiers, il y avait le château
Et les bêtes empaillées dans l'entrée bleue pâle un renard et un cerf
Et en face l'étang au bout d'un champs en pente douce comme un répit dans l'épaisseur des lieux
A l'écart l'écurie et ses secrets palpables et ses lignes franchies
Les non-dits enroulés dans l'obscurité des murs sales
En paquetage de ce qu'on sait, de ce qui ne se dit pas
Pour toujours, et suinte, suinte de partout
Et se transmet dans un grand silence entendu
Ça puait le secret la chair sous la contrainte la perpétuation du mal
Moisson d'éternité qu'il faut engranger vaille que vaille
Et que ça pue plaisait aux gosses que nous étions
C'était bien pour la peur l'inquiétude
Ceux qui montaient dans le grenier jusqu'à la maison du fermier ça nous électrisait
On s'emparait de cette histoire comme de poisons délectables
Ces fantômes convoqués dans un 2 pièces sombre loué à l'année pour rien au châtelain qu'on ne voyait jamais
Il n'y avait pas de salle de bain juste un évier dans la cuisine
Une cheminée jamais ramonée et les chiottes en bois sur un côté de la cour
On écoutait Police "I can't, I can't stand losing"
Avec sur la pochette du 45 tours un type pendu au dessus d'un bloc de glace à demi fondu
Lourd à l'orée des 80's d'une sinistre new-wave
Comme une irruption hors cadre dans ces lieux sans âge si vieux, si vieux depuis toujours
Confinés dans la nuit des siècles
La maison du fermier, le grand jardin clos, le grenier le château, l'écurie
Et les secrets par milliers répartis dans la cour sans âge débordant de partout affreux, congestionné
Quand je suis retourné au corps de ferme à l'abandon la peur était intacte
Les lieux criaient "Pitié" et même en plein jour tout hurlait, tout hurlait et se jetait sur nous
Je suis sorti dans l'effroi de l'étable et j'ai fui.

Document 3 : Brian Rea, *Courrier international*, « Nous avons emménagé dans une maison hantée mais », article tiré du *New York Times*, 3 janvier 2021.

Chaque semaine, la chronique phénomène du New York Times sur l'amour vous est proposée en exclusivité, traduite en français, par Courrier international. Ce dimanche, le récit d'un couple de femmes qui, après avoir emménagé dans une maison supposément hantée, a vu se réveiller d'autres fantômes de leur vie.

Mon fantôme est une mère. J'en suis convaincu, à la fois par son comportement et par l'histoire de notre maison. Car une mère est morte ici, dans la propriété. On nous a dit que cette maison victorienne de trois étages était vendue "en l'état" après la mort tragique du couple qui en était propriétaire de longue date.

"Ils sont morts à l'intérieur de la maison", nous a dit l'agent, sans entrer dans les détails. Nous n'avons pas cherché à savoir. Nous sommes canadiennes. Ma femme adorait le défi que représentait la rénovation de la maison. Moi, j'appréciais l'emplacement, pas loin d'amis proches. Ayant déjà perdu plusieurs batailles immobilières, nous avons été enchantées d'apprendre que notre offre avait été acceptée. Je venais de tomber enceinte et la maison était très importante pour nous.

Malchance et installation

Elle était vendue avec tous les équipements, les luminaires et un fantôme enclin à la critique – bien qu'il n'ait commencé à se manifester que quelques mois plus tard. Nous avons ravalé nos inquiétudes et nous sommes concentrées sur la nouvelle vie que nous souhaitions bâtir. Ma femme a commencé par vider la maison, tandis que je me concentrais sur mon ventre qui s'arrondissait de jour en jour. Mais, à la réflexion, la malchance a frappé à notre porte dès le début. J'ai été contrainte de m'aliter à cause d'une "incapacité" de mon col de l'utérus et je suis restée couchée pendant pratiquement sept mois.

Presque toutes les installations de la maison étaient à remplacer. Certains tuyaux débouchaient dans la rue et des fils électriques avaient été raccordés à travers la structure en bois. Sous les mains expertes de ma femme, qui n'avait peur de rien, le passé a été démolit et l'ordre rétabli. Elle n'avait pas besoin de mon aide, si ce n'est pour répondre de temps à autre à des questions qu'elle hurlait de loin : "Qu'est-ce que je fais de tous ces crucifix qu'ils ont laissés sur les murs ? Je les jette ?"

Garder le lit n'était pas si terrible. La maison était pleine d'amis et de parents qui nous aidaient à faire les travaux. Une nouvelle venue s'est ajoutée à la liste le jour où j'ai accouché d'une fille parfaite. La maternité m'a exaltée. J'avais l'impression d'être une super-héroïne. J'avais créé la vie avec mon utérus – de loin l'action la plus fabuleuse que mes organes aient accomplie. Parfois ma seule présence suffisait à calmer notre bébé. Mais ma femme et moi n'étions pas les seules mères de la maison.

D'étrangetés en coïncidences inquiétantes

Les fantômes sont experts dans l'art de la manipulation mentale. On commence vite à douter de ses yeux et de ses oreilles. Quand la porte de notre chambre s'est ouverte en grinçant alors que je donnais le biberon à notre fille à 3 heures du matin, j'ai pensé qu'elle ne fermait pas bien. Mais j'ai senti que quelqu'un entraînait dans la chambre et agitait un doigt désapprobateur à la vue du biberon. Puis, soudain, la télévision s'est éteinte, comme pour dire : "Si tu ne l'allaites pas, tu pourrais au moins lui prêter attention !"

J'ai mis tout cela sur le compte de la mauvaise installation électrique combinée à un manque de sommeil. Quelques mois plus tard, l'"installation électrique" s'est montrée encore plus audacieuse. J'avais décidé ce soir-là de mettre notre bébé au lit un peu plus tôt et j'ai éteint la lumière en entrant

dans la chambre. Mais au moment où je le couchais, elle s'est rallumée. Intriguée, je suis allée vérifier le variateur et j'ai vu que l'interrupteur était sur "On". Étrange. J'ai éteint, mais la lumière s'est à nouveau rallumée dès que j'ai eu allongé notre fille. J'étais plus en proie à la colère qu'à la peur. En portant ce jugement maternel, le fantôme avait franchi les limites. Il était en train de me sermonner, disant qu'il était trop tôt pour mettre le bébé au lit. N'avais-je pas plus de jugeote ? J'étais mère depuis six mois. J'aurais dû le savoir. M'armant de courage, j'ai lancé à la ronde : "Ce bébé va au lit. Et tout de suite."

Ces mots n'avaient pas plus tôt franchi mes lèvres que nous étions à nouveau plongées dans l'obscurité. J'ai hurlé et dévalé l'escalier avec le bébé pour me réfugier dans les bras de ma compagne, qui avait entendu le tapage. Elle a calmé mes nerfs fragiles, est allée inspecter la chambre et m'a expliqué posément que j'avais perdu la tête : les fantômes n'existaient pas.

Elle avait raison. C'était probablement l'interrupteur qui s'était relâché. Ou un fusible qui avait sauté. Une coïncidence. J'étais folle d'en douter. [...]

De nouveaux fantômes

On ne se posait pratiquement plus de questions sur les phénomènes étranges. Un verre glissait sur la table de la salle à manger ? C'était dû à la condensation. Un rocking-chair se balançait tout seul ? La faute en était au parquet irrégulier. J'ignorais désormais toutes ces menaces invisibles qui me semblaient anodines.

Chaque jour, on se disait qu'on avait tout ce qu'on avait toujours voulu. On était heureuses, non ? Mais je ne pouvais me débarrasser de l'idée que quelque chose était mort. Notre amour dont nous étions si fières n'était-il rien de plus qu'un ballon à moitié dégonflé ? Non ! Notre histoire d'amour était forte et vraie. J'étais sûre que nous nous retrouverions une fois que nos gamines auraient grandi.

Mais en fait ma femme a disparu. Bon, elle n'a pas vraiment disparu. Elle est juste partie. Un divorce comparable à un tsunami : on distingue bien des turbulences au loin, mais avant même d'avoir saisi leur magnitude, il est déjà trop tard.

Dans ce nouveau monde, la vie s'est voilée d'un nuage de chagrin. Les enfants ont grandi. La garde partagée a commencé. Parfois, j'aurais juré entendre les pas de mon ex-femme dans l'entrée. Je me retrouvais souvent seule dans une maison hantée pleine de souvenirs et de questions. Qu'avais-je fait de mal ? Quelqu'un d'autre que moi aurait-il vu tout cela arriver ? Où s'en étaient-ils tous allés ?

La maison elle-même semblait morte. Comme si la vie était partie, et non juste une seule personne. Je l'ai remplie de nouveaux amis, de partenaires, d'animaux de compagnie et de dîners, mais je sentais dans tout cela une animation feinte, un peu comme dans le film Week-end chez Bernie.

Même le fantôme m'avait abandonnée. Plus de photos qui tombaient des murs. Plus de portes qui claquaient. Juste le silence. Jusqu'à cette nuit où je regardais la télévision et où le fauteuil pivotant qui était placé près de moi, chargé de linge non plié, s'est mis à tourner sur lui-même.

"À vendre"

Elle était de retour et m'incitait à m'occuper du linge ! Je ne saurai jamais si elle était réelle ou si j'avais juste besoin d'elle. Peut-être même que le fait de m'interroger sur sa réalité montrait que je n'avais rien compris au phénomène. Lequel pouvait se résumer ainsi : je me sentais proche de mon fantôme. Nous formions un couple étrange, détaché des contingences matérielles de ce monde, deux mères dont les plans de vie avaient changé brusquement et pas de notre fait. Nous avons peut-être capitulé devant la situation, mais nous n'étions pas tout à fait prêtes à quitter la maison.

Document 4 : Edward Hopper, *Two Puritains*, 1945



Document annexe : Pierre Dubois, E. Hopper. Paysage d'Amérique, 2020

Les maisons sont l'un des thèmes majeurs de l'œuvre d'Edward Hopper et il n'a quasiment peint que des maisons assez âgées pour raconter des histoires ou éveiller chez le spectateur des souvenirs enfouis.

Chez Hopper, les maisons représentent les univers indivisibles de ceux qui les ont habitées. Certaines maisons sembleraient presque être des autoportraits – renfermées et mélancoliques.

Les deux maisons dans *Deux puritains* ont ainsi souvent été interprétées comme représentant Hopper, avec sa haute stature, et son épouse Joséphine, nettement plus petite que lui. Le titre, donné par Hopper lui-même, fait peut-être allusion au mode de vie strict et puritain du couple.

Bien que reliées par une clôture blanche, les deux maisons semblent séparées l'une de l'autre. Leurs architectures régulières tranchent sur la nature environnante : l'herbe, les trois arbres plantés à distance égale les uns des autres au premier plan, et la forêt impénétrable qui apparaît sur la gauche.